

IL GRUPPO DI COPPET E IL VIAGGIO

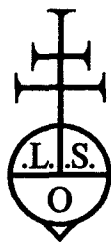
Liberalismo e conoscenza dell'Europa
tra Sette e Ottocento

Atti del VII Convegno di Coppet

Firenze, 6-9 marzo 2002

A cura di

MAURIZIO BOSSI, ANNE HOFMANN, FRANÇOIS ROSSET



Leo S. Olschki
2006

DAMIEN ZANONE

INDÉPENDANCE DE L'ÂME ET CONTRAINTE DES CORPS
DIX ANNÉES D'EXIL DE GERMAINE DE STAËL

Pour réfléchir à *Dix années d'exil*, évacuons d'emblée le tourment philologique dans lequel les conditions de rédaction et d'édition de l'ouvrage pourraient enfermer le commentateur. Prenons le contre-pied de l'avertissement liminaire d'Auguste de Staël dans la présentation qu'il rédige pour l'édition originale, en 1821: «l'écrit que l'on va lire ne forme point un ouvrage complet, et ne doit pas être jugé comme tel».¹

A se soumettre à cet avis, on se condamnerait à rester timide devant le texte. A trop s'attarder sur les circonstances chaotiques de la rédaction, on risquerait de réduire l'ouvrage à la seule qualité de témoignage historique et politique heureusement réchappé d'un contexte difficile: sous prétexte qu'il n'est pas absolument abouti dans sa réalisation, on s'interdirait de le penser comme une entreprise littéraire. Même si l'état dans lequel il se présente n'a pas été entièrement concerté par son auteur, il a néanmoins acquis une forme achevée: pour nous, celle que garantit le travail d'édition critique mené par Simone Balayé et Mariella Vianello Bonifacio (Paris, Fayard 1996).

En décidant de reconnaître à ce texte la qualité d'un achèvement, on le constitue comme objet esthétique: on se rend alors sensible à ses beautés particulières (portraits, descriptions, acuité pamphlétaire, épanchement lyrique), mais aussi à sa beauté comme composition d'ensemble. Au sujet de celle-ci, une analyse rapide pourrait être tentée de constater une juxtaposition un peu abrupte entre les deux parties de l'ouvrage qui correspondent à deux moments distincts de l'écriture: d'abord (le manuscrit de 1797-1804), la parole essentiellement pamphlétaire qui dénonce les agissements du Premier Consul

¹ A. DE STAËL, *Préface de l'éditeur*, donnée en annexe à l'édition de référence: M^{me} DE STAËL, *Dix années d'exil*, S. Balayé et M. Vianello Bonifacio, eds, Paris, Fayard 1996, p. 523.

et l'abaissement de ceux qui le laissent s'installer au pouvoir; ensuite (le manuscrit de 1810-1812), la parole plus intime de l'exilée qui, au temps de l'Empire triomphant, est contrainte de prendre la fuite sur les routes de l'est européen. Pamphlet puis récit de voyage, *Dix années d'exil* n'aurait d'unité que par son ancrage historique violent, unité que réalise la plainte autour du thème de l'exil.

Je voudrais cependant repenser l'unité de l'ouvrage en y relevant la cohérence d'une représentation: le pamphlet et le récit de voyage se tiennent l'un l'autre par la force d'un discours rigoureux sur les deux catégories de l'espace et du temps. Le récit de voyage ne me paraît pas une conséquence heureuse – pour la Russie et pour la littérature – des méfaits du tyran qui pousse l'écrivaine à s'expatrier; il est aussi la forme que prend l'écriture pour *signifier* politiquement. Le thème du voyage devient illustration de la dignité politique: quand Napoléon ne fait que déplacer des troupes, Germaine de Staël *voyage*.

C'est pourquoi, à travers ce que le récit exhibe comme son enjeu principal, la confrontation entre le tyran et son opposante, la lecture peut être sensible à une véritable dramaturgie des rapports entre l'espace et le temps. On y voit une sorte d'affrontement allégorique: Napoléon y apparaît comme l'incarnation d'un espace livré à lui-même, abstraction de géomètre; Germaine de Staël y est la résistance du temps, de la durée qui fait la profondeur des valeurs. Cet affrontement a sa scène privilégiée, la Russie, et sa dramaturgie binaire: d'un côté, il y a l'effort et la réussite partielle du tyran pour exterminer le temps comme catégorie de l'existence et comme valeur, pour aliéner la politique à l'emprise exclusive de l'espace; de l'autre il y a, en réplique, un effort de remotivation de l'espace par le temps, le voyage staëlien apparaissant comme une reconquête morale de l'espace.

Le Bonaparte-Napoléon de *Dix années d'exil* présente une telle défaillance morale que son caractère ne peut se dire que par emprunt à un lexique inaccoutumé pour l'anthropologie: il est «un système autant qu'un individu».² Son pouvoir est tyrannique parce qu'il conçoit et conduit la politique à la manière d'un géomètre: celui qui n'évalue les hommes que «comme des faits ou comme des choses, jamais comme des semblables»,³ celui qui, en conséquence, les manie en disciple d'Archimède, comme autant de corps à mouvoir avec le moindre effort possible,⁴ ne connaît la réalité humaine qu'aplanie en

² M^{me} DE STAËL, *Dix années d'exil*, cit., p. 49.

³ *Ivi*, p. 48.

⁴ Il est «l'infémal génie qui a trouvé dans la bassesse des hommes le point qu'Archimède cherchait pour soulever le monde», *ivi*, p. 74.

cartes et autres plans de bataille. L'espace physique est la catégorie unique de sa représentation politique: nul usage ni tradition pour informer celle-ci. L'anéantissement des durées historiques ayant livré la politique à l'aridité abstraite de l'espace cartographié, tout prestige éthique s'en est allé: la politique est réduite au seul traitement de l'espace, au contrôle physique de la répartition et de la circulation des corps. C'est une nouvelle donne dont l'aspect sans précédent, résultat de l'infirmité morale de son initiateur, fait la force. Le temps est méprisé, les durées abolies comme valeurs pertinentes. Les enjeux spirituels (politiques, moraux, religieux même) perdent tout relief: ils sont aplatés et ramenés au seul aspect qui compte, la surface d'une carte. L'efficacité politique de celui qui ne connaît que l'espace, les «faits» et les «choses», est sans limite.

Entre la forme et la matière, le terrifiant géomètre que dénonce *Dix années d'exil* a choisi la matière, celle qui existe concrètement dans un présent absolu. Telle est la clé du personnage, le texte y revient inlassablement: «cet homme ne conçoit le monde que contemporain à lui», il n'a aucun «respect de l'histoire»;⁵ «il n'y a ni passé ni avenir pour lui [...], il n'admet le respect que pour la force existante».⁶ La durée ne valide rien, ne légitime rien: «on aurait dit que la naissance politique de chacun datait du 18 brumaire»;⁷ «dans l'Europe-France, comme tout est nouveau, le passé ne saurait être une garantie».⁸ Le temps est humilié dans ses prétentions politiques, domestiqué par un maître cynique: «cette vieille Europe m'ennuie»,⁹ dit-il, ou encore «j'ai vieilli la France d'un siècle en quatre ans».¹⁰

On approche ainsi du «moment où la politique sera nulle».¹¹ L'humiliation du temps est en effet une destruction de la politique, de l'esprit: une aliénation complète à l'espace. L'«Europe-France» est un cadre devenu délirant parce que détaché de toute référence temporelle. C'est une carte folle: plus on la regarde, plus enflent les distances. La géographie se distord en une configuration absurde, loin de toute pertinence humaine: le chemin de Coppel à

⁵ *Ivi*, p. 104.

⁶ *Ivi*, p. 168.

⁷ *Ivi*, p. 108. Ou encore, p. 188: «méprisant le passé, ne datant l'existence de ses malheureux sujets que du jour de son avènement, il ne laissait à personne le droit d'exercer aucun choix libre dans sa propre vie».

⁸ *Ivi*, p. 204.

⁹ *Ivi*, p. 225.

¹⁰ *Ivi*, p. 184.

¹¹ *Ivi*, p. 125.

Londres passe désormais par Moscou ou par Constantinople, au choix!¹² L'Amérique, pour sa part, devient une étape pour passer de France en Angleterre...¹³ La Savoie semble située dans la périphérie de Londres.¹⁴ Quant à la partie autrichienne de la Pologne, elle est divisée en «cercles»:¹⁵ compartimentage abstrait qui ne semble créé, de même que tout dans le remodelage de l'Europe, qu'afin de multiplier les «entraves pour les moindres mouvements» et de mieux tisser le «grand filet dans lequel on ne peut faire un pas sans être arrêté».¹⁶ Il y a désormais une administration du voyage, avec inflation des formalités nécessaires et arrestation intempestive des voyageurs étrangers. Par cette réglementation maniaque du déplacement («méchanceté de détail»),¹⁷ le pouvoir napoléonien exhibe son essence: une hégémonie de l'espace et de la matière.

En effet, dans cet espace revisité et désarticulé comme une donnée abstraite, la matière mène une existence autonome, impose ses lois que le législateur officiel ne fait qu'entériner. Elle est indifférente au devenir humain: à l'exemple de la campagne autour de Vienne qui, au regret de la narratrice, est déjà redevenue fertile malgré les combats qui l'ont récemment ravagée.¹⁸ La matière impose son règne de nécessité à des hommes devenus simples corps contraints. La Russie est-elle un espace vacant, «un pays dont la nation vient de s'en aller»?¹⁹ La Grande Armée s'y engouffre, comme aspirée mécaniquement par un appel du vide. Le magistère napoléonien n'est là que pour sanctionner le vouloir de la matière, vouloir des corps qui sont mus par régulation interne en vue d'une occupation maximale de l'espace.

Les chemins de l'exil, dans les aberrations de cette géographie violentée, conduisent à la révélation russe: «il y a tant d'espace dans ce pays que tout s'y perd, même les châteaux, même la population».²⁰

La Russie de *Dix années d'exil* est la réalisation terrestre d'un espace abstrait, virtuel: elle offre le terrain d'excellence pour l'affrontement allégorique

¹² *Ivi*, p. 223. Evoquant son départ de Coppet pour Londres, la narratrice écrit: «j'étais cependant à près de deux mille lieues [huit mille kilomètres] de ce but où la route naturelle m'aurait si promptement conduite», *ivi*, p. 229.

¹³ *Ivi*, p. 195.

¹⁴ *Ivi*, p. 207.

¹⁵ *Ivi*, p. 248.

¹⁶ *Ivi*, p. 242. Par contraste: «on voyageait, il y a vingt ans, d'une extrémité de l'Europe à l'autre sans obstacle», *ivi*, p. 191.

¹⁷ *Ivi*, p. 216.

¹⁸ *Ivi*, p. 237.

¹⁹ *Ivi*, p. 268.

²⁰ *Ibidem*.

qui oppose le tyran à l'exilée. Lui y trouve une table d'essai parfaite pour exercer son art de géomètre; elle, le lieu ultime pour dénoncer la vanité du triomphe de l'espace et pour réinventer la nécessité du temps. Ce terrain d'affrontement, l'exilée ne l'a pas choisi mais il lui faut bien l'accepter: c'est certes un espace radical et effrayant; mais il lui faudra montrer que même là n'existe pas, actualisé sur la terre, d'espace pur. La traversée de la Russie par Germaine de Staël va ainsi pouvoir se lire comme une reconquête morale – c'est-à-dire politique – de l'espace; le récit qu'elle en fait est dès lors lisible comme une fable où la matière spatiale est remotivée par l'épreuve temporelle d'un désir.

Le voyage staëlien de *Dix années d'exil* opère un sauvetage de l'espace par le temps: le corps de l'héroïne subit la contrainte d'un déplacement malgré lui; mais il devient, en fait, vérification de l'irréductible «indépendance de l'âme»,²¹ de la relativité de la matière. Contre l'état de fait napoléonien qui rejette les individus «loin des lieux où ils voudraient vivre»,²² ce voyage reconstruit un lien entre des lieux et des êtres.

Cela amène l'attention de la narratrice à faire valoir, en Russie, tout ce qui échappe à l'ordre du pur espace, tout ce qui manifeste une profondeur temporelle. Le texte marque des arrêts descriptifs appuyés devant les lieux chargés d'un passé muséal. Les visites du Kremlin, de Novgorod ou encore du cabinet d'histoire naturelle de Péterbourg²³ sont l'occasion de constater une identité nationale, de vérifier que la Russie n'est pas qu'une étendue (abstraite), mais aussi une temporalité (humaine).

La représentation de l'espace russe est cependant l'enjeu décisif: car force est de reconnaître, pour évoquer la Russie, le prestige de l'immensité. Refusant d'y voir un espace abstrait pour géomètre et tacticien habile, Germaine de Staël doit recourir à une autre référence: cet espace est la figuration d'un absolu qui mérite, pour être dit, l'invention de formulations vertigineuses, de type pascalien:

[...] l'étendue fait tout disparaître, excepté l'étendue même qui poursuit l'imagination, comme de certaines idées métaphysiques dont la pensée ne peut se débarrasser, quand elle en est une fois saisie.²⁴

²¹ *Ivi*, p. 224.

²² *Ivi*, p. 203.

²³ *Ivi*, pp. 273-282. L'évocation de Novgorod donne même lieu à un récit historique enchâssé se passant au XV^e siècle.

²⁴ *Ivi*, p. 268.

La traversée de l'espace russe confronte à des perceptions si radicales que l'imagination est sommée de réagir. L'aridité plane et indéfinie semble la concrétisation d'un terrain d'exercice parfait pour les opérations de physique des corps auxquelles se livre Napoléon; mais Germaine de Staël n'admet pas que l'espace soit cette contre-valeur: une terre d'aliénation. Le voyage de l'exilée est un effort continu d'appropriation, tout entier tendu dans la volonté de retrouver, à travers le défi d'immensités mornes, les données d'un enjeu moral, les contours d'une forme, les lignes d'un sens.

Cet effort se signale à travers la polarité constante qui anime la représentation de l'espace russe: entre arrêt et mouvement, inertie et mobilité. En Galicie déjà, les agents autrichiens étaient vus comme «des hommes de bois au milieu de cette nation mobile».²⁵ En Russie, le déplacement se fait dans des conditions telles qu'il met en crise les catégories reçues de l'espace et du temps et commande de les repenser. L'espace, en effet, y semble hégémonique, imprimant son emprise comme une terreur:

[...] on ne voyait pas plus de mouvements sur les vastes plaines [...]. Il y a tant d'espace dans ce pays que tout s'y perd, même les châteaux, même la population.²⁶

Et même le mouvement, est-on tenté d'ajouter... Jetée dans cet espace, la voyageuse n'a d'autre choix, pour y trouver ses marques et se l'approprier, que de l'éprouver de manière très pragmatique en mettant son corps et ses sensations en première ligne, comme premier échelon du sens. «Mes cochers russes me menaient comme l'éclair», dit la narratrice; et pourtant, dans cet espace de la radicalité, les perceptions du corps ne garantissent plus aucun repère, l'expérience est moins validation du réel que départ dans l'illusion:

[...] quoiqu'on me conduisît avec une grande rapidité, il me semblait que je n'avançais pas tant la contrée était monotone. [...] J'éprouvais cette sorte de cauchemar qui saisit quelquefois la nuit, quand on croit marcher toujours et n'avancer jamais. Il me semblait que ce pays était l'image de l'espace infini et qu'il fallait l'éternité pour le traverser.²⁷

C'est l'expérience d'un point-limite (pour la morale, pour la politique, pour le sauvetage de l'espace par le temps): l'expérience de l'infini sera peut-être le salut rencontré par la voyageuse, mais est-elle bien séparée du règne de la matière où commande Napoléon? Les Russes eux-mêmes, qui «voudraient par la

²⁵ *Ivi*, p. 250.

²⁶ *Ivi*, p. 268.

²⁷ *Ivi*, p. 264.

rapidité échapper au temps comme à l'espace»,²⁸ semblent piégés dans l'aliénation du temps à l'espace.

Pour défier «la grande régularité du despotisme»²⁹ et sauver, à travers sa personne, le prestige des valeurs menacées, «l'indépendance de l'âme», Germaine de Staël est conduite à explorer l'extrémité de l'Europe, à se décentrer excessivement par rapport au foyer qu'elle reconnaît pour celui de ses valeurs. Son héroïque sursaut, ainsi, la met en grand péril: en Russie, elle atteint les confins où s'épuise la politique, où «les glaces et les brouillards [...] terminent ici-bas la création».³⁰ Il est vrai qu'à Pétersbourg, la voyageuse finit par retrouver l'Europe en ce qu'elle a de plus «excellent», la cour brillante d'un monarque éclairé. Cela, qui était le but du voyage, n'est cependant qu'accessoire: la chute de l'ouvrage dans un exercice d'admiration pour l'empereur de Russie n'est qu'un moment rhétorique contingent et artificiel (proposer un anti-modèle à l'empereur des Français, illustrer par la Russie la pérennité des normes anciennes de la pratique politique). La volonté de faire accroire que la Russie est, au bout de l'Europe, un des derniers refuges de l'urbanité civique ne trompe pas: telle était sans doute l'intention du voyage, tel n'est pas son bilan. L'expérience russe est autre, violente: avant d'atteindre Pétersbourg, Germaine de Staël a – par le fait de Napoléon, ce tyran par la matière – connu le grand frisson métaphysique: l'exténuation de la morale et de la politique devant le spectacle de la matière infinie.

Faut-il dire que l'affrontement en terre russe entre Germaine et Napoléon, les deux champions politiques adverses du temps et de l'espace, s'achève sans imposer de vainqueur? Disons plutôt que ce qui compte, c'est la morale de ce combat: Germaine de Staël réussit à être autre chose qu'un corps contraint au déplacement dans l'espace. Elle *voyage*, c'est-à-dire qu'elle reste toujours animée du souci de motiver moralement son rapport aux lieux. *Dix années d'exil* peut se lire comme un traité de physique transposé dans la sphère politique et, de ce fait, devenu fable. La leçon de la matière y est arrachée à l'abstraction spatiale; la geste de l'héroïne, tout entière partagée entre inertie et dynamisme des corps et des âmes, dit l'effort pour réinventer une morale du déplacement et pour affirmer, contre l'Europe subie du fait, l'Europe désirée du vouloir.

²⁸ *Ivi*, p. 284.

²⁹ *Ivi*, p. 260.

³⁰ *Ivi*, p. 298.